

Alexandre Minkowski

(1915-2004)

Fils des psychiatres Eugène Minkowski et Françoise Minkowska. Père du chef d'orchestre Marc Minkowski.

Diplômé de la faculté de médecine de Paris. Boursier à l'université Harvard (1946-1947). Chef du service de réanimation et de médecine néonatale à l'hôpital Port-Royal. Professeur de néonatalogie à la faculté de médecine Cochin - Port-Royal (Paris) et à l'université René Descartes. Professeur visiteur des universités de Yale, Stanford, Harvard, Northwestern, Fellow du *Royal College of Physicians* (Londres), Fellow du *Royal College of Child Health and Pediatrics* (Grande-Bretagne). Fondateur de la revue *Biologia neonatorum*, devenue *Biology of the Neonate*.

Extraits de

***Ce que je crois*. Paris : Grasset, 1997, 260 p.**

pages 143-150 ; 156 ; 249-251

Je ne sais pas, je me suis trompé, je ne prends jamais rien pour acquis

143

C'est aux États-Unis que j'ai appris une certaine forme de rigueur qui a transformé ma vie. J'y ai appris à ne rien affirmer sans preuve et à respecter l'autonomie intellectuelle de l'autre. Depuis, je peux dire que je crois en l'Amérique, au meilleur d'elle-même. Je crois en ses valeurs, non pas en celles qu'elle exporte majoritairement aujourd'hui à travers le monde, mais en celles que j'ai découvertes chez les scientifiques américains, celles qui sont à la base de la société américaine depuis sa fondation et que, je l'espère, l'Amérique ne reniera jamais tout à fait.

Dans l'ensemble, les Français ont de l'Amérique une idée élémentaire : un grand pays qui a réussi commercialement et qui exporte des films à trois francs cinquante, des séries télévisées, de mauvais romans, de la rock-singerie, du Coca-Cola. Cela fait partie du désir des jeunes d'aujourd'hui, un peu partout

144

en Europe, de « s'américaniser » ; ce désir est encore plus fort dans le tiers-monde. Chacun préfère devenir consommateur plutôt que de continuer à vivre misérablement. Quand on sait que les trois quarts de la population du globe ne mangent pas à leur faim, il n'est pas surprenant que les États-Unis, qui sont l'archétype de la société de consommation, puissent apparaître comme le modèle d'une société réussie, surtout si on les regarde de loin et si on ne les connaît qu'à travers les films, si l'on ignore combien le racisme, les inégalités flagrantes y règnent encore. La population du tiers-monde a beau savoir que l'Américain moyen ne s'intéresse nullement à son sort, que l'Amérique en général ne s'intéresse pas aux autres pays, Europe comprise, cela n'empêche pas une certaine fascination compréhensible pour les États-Unis.

Je vois autrement les États-Unis, d'un œil critique et en même temps avec une admiration indéfectible dont je voudrais expliquer les raisons. L'Amérique a eu une influence décisive sur moi : j'ai subi grâce à elle une véritable métamorphose qui m'a délivré de la sottise du système universitaire français. En 1946, j'étais épuisé par mon passage dans la Résistance et par le souvenir tout proche des persécutions. J'étais chef de clinique à l'hôpital des Enfants malades, et j'avais l'intention de me lancer dans la recherche. Un matin, dans la rue — un bon exemple de ce hasard séquentiel qui façonne nos existences —, j'ai rencontré un de mes collègues qui m'a dit : « Tu devrais aller voir comment on traite les prématurés réputés non viables à Chicago. »

145

Cette simple phrase a décidé d'une partie considérable de mon destin et de ce que je crois aujourd'hui. Quand j'ai demandé, pour pouvoir partir aux États-Unis, une bourse de la Fondation Rockefeller — ce qui était à l'époque un grand honneur pour un étranger — un de mes patrons dont je tairai le nom, et qui était à l'époque le plus grand pédiatre français, m'a dit : « Vous perdez votre temps, il faut laisser mourir les nouveau-nés qui doivent mourir, il n'y a rien de particulier à faire pour eux. » Puis j'ai vu un autre de mes patrons qui passait pour très malin et qui m'a dit, en apprenant que je partais : « En somme, vous allez faire de la médecine vétérinaire. » Voilà où l'on en était.

Lorsque je suis arrivé aux États-Unis, en 1946, j'ai vécu dans de grandes universités, surtout à Harvard, et j'ai changé radicalement de mentalité. J'ai été forcé de remettre en question tout ce que l'on m'avait appris à la faculté de Paris. Aujourd'hui, je trouve juste de dire que je pense de trois manières : en Français, en Juif et un peu en Américain — en Français tout de même à cause de la grandeur du passé de la France et de son patrimoine. Je le répète, je rejette en bloc ou presque la France d'aujourd'hui, car je ne vois rien de grand qui ait été accompli durant les trois derniers septennats.

Les Américains m'ont inculqué un certain nombre d'idées clés. Et d'abord, ils m'ont accordé leur confiance alors qu'ils ne me connaissaient pas. Puis ils m'ont dit de ne jamais oublier que j'étais un investissement américain : les États-Unis ont misé sur moi, sur mes capacités, sur mon aptitude à tirer profit de leur enseignement. Dans cet « investissement », il y a moins de mercantilisme que de sens pédagogique. Personne ne me faisait de cadeau ; j'étais un projet d'avenir, destiné à porter des fruits, et respecté comme tel.

146

J'ai trouvé en 1946 dans l'attitude des médecins envers les malades, dans l'attitude des chercheurs envers les êtres humains en général et envers leurs élèves en particulier, dont moi, un respect hors du commun qui consistait à leur reconnaître une véritable autonomie intellectuelle — ce qui ne les empêchait pas, au contraire, d'être terriblement exigeants avec eux ! Ce respect de l'autre fait partie de la culture américaine. J'avais trente ans, j'avais traversé la guerre et des expériences d'une intensité inouïe, mais je peux dire que les campus américains m'ont fait l'effet d'une abbaye de Thélème.

En France, j'avais réussi le concours de l'internat en faisant purement et simplement travailler ma mémoire, dans la stupidité totale. Ce que l'on m'avait appris dans le primaire et le secondaire, et que l'enseignement français de l'époque était encore capable de dispenser — c'est-à-dire le raisonnement, la recherche du pourquoi des choses, l'exercice du jugement, du bon sens —, avait été gommé au cours de mes études universitaires par les quatorze heures d'abrutissement quotidien au cours desquelles j'avais préparé les examens, puis le concours de l'internat, en apprenant par cœur des réponses toutes prêtes à toutes les questions qui pouvaient tomber, sans l'ombre d'un raisonnement.

Aux États-Unis, j'ai d'abord été amené à réviser, pour les approfondir, mes connaissances en mathématiques, en statistique et en biochimie. Puis je me suis formé à la biologie exacte de laboratoire dont l'enseignement universitaire français en 1946 ne donnait aucune idée. Je suis devenu un farouche partisan des sciences exactes, des sciences dures. Plus tard, je l'ai dit, c'est encore chez les Américains que j'ai découvert l'autre pôle, dirais-je, de la médecine, l'anthropologie médicale, encore presque inconnue chez nous. En France, dans ma jeunesse, on enseignait par exemple à la faculté une pseudoscience qui était la « pathogénie », c'est-à-dire la prétendue genèse de la pathologie, et dont j'ai découvert l'inconsistance totale en face de la recherche fondamentale américaine. Les Américains m'ont aidé à prendre conscience que l'univers médical français tel qu'il existait entre 1920 et 1950 était on ne peut plus fantaisiste, retardataire, rempli d'idées fausses et de croyances non vérifiées.

Naturellement, cette prise de conscience a été dure. A Harvard, j'avais un patron qui me terrorisait parce qu'il avait beaucoup de mépris pour tout ce qui était méditerranéen, latin, français, polonais, etc. Et j'étais, c'est vrai, inexpérimenté et maladroit, au début du moins. Un jour, il m'a chargé de mesurer le point de congélation d'un mélange d'urines de prématurés. Comme un peu de ma sueur était tombé dans l'éprouvette, la mesure ne valait rien. J'avais tellement peur de lui que je n'ai pas osé le lui dire. Je le lui ai révélé quinze ans plus tard, lors de la célébration de son jubilé ! Il l'a très bien pris...

Les Américains m'ont appris à prononcer trois phrases que je n'avais jamais entendues dans la bouche d'un professeur français et qui sont fondamentales : 1) Je ne sais pas. 2) Je me suis trompé. 3) Je ne prends jamais rien pour acquis. Il est sans doute difficile d'imaginer quelle révolution s'est produite dans ma tête lorsque j'ai découvert un univers pédagogique dans lequel les élèves et même les professeurs étaient libres d'interrompre un cours à n'importe quel moment pour dire : Je ne comprends pas. Les Harvardiens m'ont inculqué l'idée de base selon laquelle, quand on s'aperçoit que l'on s'est trompé, il y a de l'honneur et pas du tout de honte à le reconnaître. Ils m'ont appris que quand on s'aperçoit dans quelque domaine que ce soit qu'une chose heurte la vérité ou votre conscience, il faut le dire et dans la mesure du possible le corriger. Ces principes vont à l'encontre de toutes les habitudes françaises. Un homme politique français qui reconnaît publiquement qu'il s'est trompé est discrédité ; aux États-Unis, tout le monde dirait que c'est une preuve de son honnêteté, ce serait une raison de plus de voter pour lui. En France, la transparence est l'exception. Le goût du secret — *motus vivendi* —, de la dissimulation est partout, en particulier en médecine et en politique ¹.

1. Je n'ai pas à cacher ma sympathie actuelle pour le gouvernement Jospin ; héritage de mon mendésisme, voire de mon rocardisme.

J'ai pris, aux États-Unis, l'habitude de contester, de refuser ce qui ne me convenait pas, d'aimer passionnément la vérité, de déranger et d'embêter tout le monde. Depuis cinquante ans, quand je crois que quelque chose est stupide ou faux, je le dis. Parce que j'ai aujourd'hui un certain poids en tant que conseiller régional d'Ile-de-France, je ne me prive pas d'intervenir dans les discussions en me moquant éperdument de qui je vais mécontenter. Bien souvent, je ne peux pas m'empêcher de prendre mon téléphone et d'appeler les agences de presse pour clamer que ce que vient de dire le président de la République ou tel ou tel de ses ministres est une connerie monumentale ; une partie de ma

réputation en France, depuis mon premier livre, est bâtie sur cette attitude que je conserverai jusqu'à mon dernier souffle.

Bien sûr, mes parents, mes maîtres, m'avaient sans doute préparé à me montrer particulièrement réceptif au choc de l'enseignement américain ; il n'empêche que c'est aux États-Unis que je dois mon goût d'honnêteté intellectuelle et ma tendance à élever la voix contre les impostures de tout genre.

150

Je n'idéalise pas les États-Unis. J'en connais les défauts mais, plus d'une fois, j'ai eu l'occasion d'en mettre à l'épreuve les vertus. Même la guerre du Vietnam, que j'ai vécue sur le terrain, qui a été une véritable atrocité et qu'une bonne partie de l'élite américaine a dénoncée comme une faute, n'a pas réussi à me détourner de ce pays. J'en donne une raison parmi d'autres, bien révélatrice : en 1968, en même temps que l'Association Américaine pour l'Avancement des Sciences, nous avons réussi à effectuer un travail, auquel je ferai allusion dans un chapitre ultérieur, sur les dangers des herbicides que les Américains répandaient à flots sur le Vietnam ; un journaliste a répercuté les conclusions de ce rapport : grâce à la précision de nos arguments, l'opinion s'est émue ; Nixon a été obligé de stopper l'épandage de ces produits hautement nocifs, qui contenaient surtout de la dioxine. Croit-on que la publication d'un tel rapport aurait été possible dans un autre pays engagé dans une guerre semblable ? J'ai confiance dans la capacité de ce grand pays à surmonter ses difficultés, ses erreurs, ses injustices, qui peuvent parfois être immenses.

Mais j'insiste, je n'idéalise pas les États-Unis. Comme le dit Condominas, « l'Occident se croit détenteur de la rationalité » ; c'est surtout vrai de l'Amérique. L'Américain moyen est d'une certaine inculture et d'un grand égocentrisme, rien n'existe pour lui en dehors de l'Etat où il vit, le reste du monde lui est indifférent. Ensuite, le puritanisme américain m'est étranger. Enfin, il y a une hypocrisie américaine qui est bien différente du mensonge à la française, mais qui est tout aussi agaçante, une tendance à la langue de bois tout à fait particulière. Les Américains pratiquent par exemple une rhétorique de la modestie obligée qui fait que pour être bien vu dans une réunion où l'on présente son travail, il faut dire « Je n'ai peut-être pas raison, mais d'après mes données, il me semble que... », alors que l'on présente justement des conclusions que l'on estime valables ! J'ai vanté, au début de ce livre, la science américaine comme école du doute. L'hypocrisie est le revers de la médaille.

[...]

156

Dans toutes les consultations que j'ai données au cours de ma carrière, dans toutes les prises de position que j'ai ainsi été amené à prendre, j'ai pu me rendre compte à quel point la formation que j'avais reçue dans les universités américaines m'avait rendu indépendant, combien elle contrastait avec les habitudes de pensée françaises, en médecine comme ailleurs. Ne rien tenir pour acquis, reconnaître que l'on ne sait pas et, éventuellement, admettre que l'on s'est trompé, sont les trois pôles fondamentaux d'une attitude rigoureuse capable de faire progresser la connaissance ou de faire avancer un débat.

[...]

L'absurdité dans la médecine et chez les médecins

Toute ma vie a été marquée au cours de maladies diverses par mes contacts avec les mandarins et les autres médecins. Je serai, comme toujours, excessif ; il y a là une pléiade de corporatistes, de collègues titrés qui parfois prennent de l'argent clandestin sous

250

la table, que tout le monde dénonce, mais sans les poursuivre. Il y a des filous et des commerçants. Et il y a finalement, il faut bien le dire, un grand nombre de gens qui font bien leur métier, et, si possible, honnêtement — ce qui devient de plus en plus difficile pour un généraliste de quartier, ou de la campagne, qui refuserait de faire à son client l'ordonnance de ce que celui-ci réclame : cinq à huit médicaments coûteux et parfois toxiques, examens spécialisés coûteux, tels que scanner, résonance magnétique nucléaire, etc. Malheur à celui qui refuserait, le client est alors perdu et s'en va chez un confrère plus laxiste.

La xénophobie, qui n'est pas morte, s'est réveillée lorsque le président du conseil de l'ordre des médecins a reproché à ceux qui avaient signé pour soutenir le projet IVG de Mme Veil d'avoir des « noms pas très catholiques », ce que j'ai mis à profit pour donner à l'un de mes livres le titre : *Un Juif pas très catholique*.

Mais les grands maux me viennent d'avoir été soigné par mes collègues médecins, terrifiés d'avoir à donner leurs soins à un homme aussi dérangement que moi. Ils doivent donc être excusés pour leurs erreurs. Je cite ici une des plus absurdes : il y a une vingtaine d'années, j'avais alors environ soixante-deux ans, je me sentais un peu cafardeux et je suis allé voir un maître de la psychanalyse, apparatusik de la nomenclatura freudienne, lacanienne, ou autre. Comme je lui disais que je partais faire du ski sur des pentes raides, il me dit : « Méfie-toi, tu pourrais être sujet à une pulsion suicidaire. » Et, sans barguigner, il me mit

251

immédiatement à un traitement au Sursum, un anti-monoaminoxydase, interdit depuis lors, et considéré comme beaucoup trop dangereux ; il m'interdit d'arrêter le traitement sous quelque prétexte que ce soit. Le résultat dépassa ses prévisions, car quelques jours plus tard, je ne pouvais plus skier sans l'aide de mes enfants, j'assistais moi-même au dédoublement de ma personnalité, et je devins tellement fou que je demandai à ma femme de m'emmener à Genève à l'asile psychiatrique Bel Air, consulter mon cher ami le professeur Ajuriaguerra, plus tard professeur au Collège de France. Il me regarda, m'écouta, terrifié par mon état, et m'emmena passer la journée à sa visite des aliénés : la plupart des femmes, dont beaucoup se jetaient à ses pieds en signe d'adoration. Ce simple traitement me guérit complètement en quelques jours. Mais j'avais frôlé la folie médicamenteuse, du même type que celle provoquée maintenant par de nombreux médicaments qualifiés des tranquillisants. J'ai donc été atteint d'une maladie « psychiatrogène ». Ai-je récupéré ? Voire, dirait Panurge.